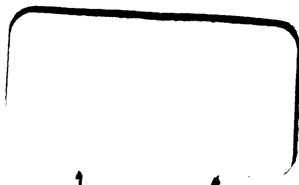








LE SEPTENAIRE DE NOTRE AMOVR, PAR EDOVARD DVCOTÉ.

MDCCCXCV

103

à Monsieur Maurice Sproull

en remerciement de son

appréciation d'un précédent

volume

[illegible]

Le Septenaire

DE

NOTRE AMOUR

Il a été tiré de cet ouvrage 300 exemplaires
sur **papier Ingres rose pâle.**

TABLE



C'était par une nuit de ce long hiver qui avait pesé sur nos âmes, hiver si long que nous avions perdu l'habitude d'en compter les jours ainsi que nous avions perdu l'espérance de revoir le printemps et la clarté du soleil.

Assis au coin de l'âtre, nous avions résolu d'attendre le lendemain, car l'intuition secrète d'un proche changement nous pénétrait. La veille on avait aperçu

des vols d'hirondelles dans le ciel. N'était-ce pas l'indice certain de la saison nouvelle? N'allions-nous pas, libres, nous échapper bientôt de la demeure close? Mais qu'il était lent le cortège des heures précédant la venue du jour!

Je regardais ma compagne. Elle était telle que je l'avais jadis connue, car la jeunesse et la beauté sont éternelles; mais je cherchais en vain à lire sur son visage son âme que je ne connaissais pas.

Comme nous étions longtemps restés muets et anxieux, Sorella qui n'avait pas quitté des yeux l'écroulement des braises dans le foyer, Sorella leva vers moi sa tête blonde et dit:

— Dans les fantastiques figures que dessinent les flammes j'ai évoqué ton passé, et ton passé réel m'est apparu sous la forme de contes irréels dont j'ai pénétré le sens. Demain il ne restera dans l'âtre que des cendres froides ; de même il ne restera plus de ta jeunesse que ces contes. Veux-tu que je te les dise ? Ainsi nous tromperons les dernières heures de la nuit.

Et je lui répondis :

— Parle, Sorella ! que je revive, une fois encore, ces jours que nous avons vécus ou peut-être rêvés.

PREMIÈRE HEURE. Ainsi parla Sorella:

Pour instaurer en ses Etats le règne du bonheur, le roi du Pays Chimérique avait aboli toutes les lois qui entravaient les amours des hommes.

Or, un matin qu'il méditait en son palais et se félicitait de son œuvre, une femme tout en pleurs vint se jeter à ses pieds.

Le roi fronça les sourcils :

— Que demandez-vous, Bella ! fit-il ; et, comme il ne recevait pour réponse que des sanglots, il reprit plus doucement :

— Encore que vos larmes soient une grave injure à mes lois, je vous pardonne. La douleur sied sans doute à votre beauté et vous vous en parez ainsi que d'autres se parent de sourires.

— Sire, s'écria Bella, votre loi est injuste et mauvaise, et d'elle je viens me plaindre. Ecoutez-moi avant de me juger ; peut-être qu'après m'avoir entendue vous reconnaîtrez qu'en croyant édicter pour le mieux vous vous êtes abusé. Vous avez rasé les murailles que les préjugés et les mœurs avaient élevées entre nos désirs et leur satisfaction. Et voici que les désirs n'étant plus attisés par les obstacles s'éteignent, qu'il n'est plus

de plaisir, tous les plaisirs étant permis, et que de toutes les femmes vous avez fait des courtisanes.

— Que dis-tu ? fit le roi violemment.

— Sire ! ne me trouvez-vous point belle et digne d'amour ?

— En vérité, je ne sais pas dans mon royaume de plus belle créature.

— Pourtant il n'est plus un homme qui abaisse sur moi les ardeurs de ses regards.

Le roi montra quelque surprise et dit à Bella de s'expliquer.

— Parce que je suis devenue courtisane, dit-elle, les hommes se sont rassasiés de mes lèvres et maintenant ils s'en

détournent avec mépris ; je suis seule et désespérée. Bientôt à ma suite votre palais sera envahi par la cohue des mécontents qui viendront comme moi réclamer l'infortune passée meilleure que le bonheur présent.

Le roi, perplexe, fit quelques pas à travers l'appartement ; puis, s'étant dirigé vers une des larges baies où s'encadrait le bleu du ciel, il alla s'accouder au balcon et se pencha sur la ville étendue à ses pieds. Un bruit confus de chants, de rires et de musiques montait à lui, et son visage s'éclaira de contentement :

— Ce peuple n'est pas heureux ? dit-il en revenant vers Bella.

— Plus vif, répondit-elle, est le foyer qui va s'éteindre.

Ils se turent un instant.

Le roi reprit :

— Les meilleures lois portent des vices en elles ; mais, comme ton exemple pourrait devenir source de contagion, je dois t'éloigner. Je vous ai tous voulu heureux et riches d'amour ; ton chagrin et ta pauvreté sont un crime. Je t'exile !

— Pauvre ! cria Bella. Riche, trop riche au contraire ! Je suis prête à aimer quiconque me voudra. C'est pourquoi, ajouta-t-elle tristement, je ne serai pas désirée.

Il y eut encore un silence où tous deux agitaient leurs pensées contraires. Alors, distinctement s'éleva de la rue une plainte monotone. C'était un mendiant insolite qui, venu de pays lointains, cherchait en sa route un amour toujours refusé, quémandant des baisers ainsi que d'autres implorent une aumône.

Lorsque la voix eût cessé, le roi hêlant un serviteur lui ordonna d'aller quérir l'étranger. L'étranger bientôt entra et il trouva Bella radieuse, baisant avec reconnaissance les mains royales, car elle avait compris.

Le mendiant était un tout jeune homme; à peine un fin duvet ombra-

geait-il sa lèvre ; de longues mèches brunes aux extrémités roulées sur elles-mêmes tombaient mollement sur ses épaules ; sa figure était calme, étonnée et innocente. Il rougit quand ses regards eurent croisé ceux de Bella.

Le roi feignit d'abord la sévérité, reprochant à l'adolescent de mendier les trésors d'amour qu'en ses Etats tous devaient à sa largesse.

— Seigneur, pardonnez-moi, fit le mendiant. Etranger, j'ignore les lois de cette cité bénie.

— Je ne t'adresserai point d'autres remontrances et même je veux que tes peines prennent fin si tu ne te refuses

pas à échanger ton sort contre celui que j'ai fait à mes sujets.

— J'accepte avec joie ! Mon rêve de bonheur n'était donc pas illusion !

— Il y en a pourtant, dit le roi en regardant Bella, qui prétendent ma loi mauvaise.

— J'avais tort, implora Bella.

— Va ! dit le roi au mendiant, tu resteras parmi nous.

Le jeune homme se retira, rendant grâces ; il était inondé de joie, mais de sentir les lourdes prunelles de Bella attachées sur lui il défaillait. Elle s'apprêtait à le suivre ; le roi la retint :

— Celui qui mendiait l'amour ne sau-

rait dédaigner tes dons ; mais, pour que ses sentiments ne soient point irréfléchis et dérobés par surprise, je veux qu'il aille seul par la ville. Il ne te connaît pas et il ne peut savoir si tu es digne qu'après avoir rencontré les autres femmes. Il doit être libre dans son choix ; s'il t'élit, je te pardonne.

Or, le jeune homme errant par la ville rencontra d'abord une vierge qui venait d'atteindre l'âge où elle pouvait disposer d'elle-même. Et cette vierge, émue auprès de lui par un trouble délicieux et nouveau, s'offrit avec des paroles chastes:

—Nous sommes l'un et l'autre semblables, disait-elle, et les lois de la nature

l'emportent sur les édits des hommes ; nous les devons d'abord écouter.

Mais lui, répondait distraitement. Il savait ces paroles dictées par la vérité, et pourtant un trouble étrange engendrait en lui le doute.

Plus tard il aperçut Bella qui, comme lui, allait soucieusement. Il vint vers elle et elle, avec des caresses dans la voix, lui dit :

— A ta vue, mon visage est devenu tel que le ciel quand les brumes de la première heure ont été fondues par le soleil. Rompts à ton tour le réseau de pénibles pensées qui t'enveloppe. Tantôt tu vins dans cette ville et tu me rencontras la

première ; ton désir, sans le savoir, m'avait amenée sur ta route : il n'y a pas de hasard tout puissant, il n'y a que des causes inaperçues. Que ta bouche ne fasse pas mentir la sincère rougeur de ta joue qui m'accueillit !

Il se taisait ; elle ajouta :

— Ignorant et aveugle, tu arrives au pays d'amour et tu trébuches ; donne-moi la main, je connais les bons sentiers. Jamais l'enfant à peine sorti des langes n'apprendra à marcher à son frère jumeau ; je ferai auprès de toi l'office de la mère qui dirige ses premiers pas. Pour me récompenser de te donner ma science, tu me donneras la volupté de

ton innocence. Que t'importe que d'autres m'aient possédée ! Quand une barque passe sur l'eau d'un lac, le sillon qu'elle y a tracé se referme aussitôt ; l'onde ne se souvient pas de la barque éloignée.

Mais lui, ayant écouté sans mot dire, s'éloigna plein de trouble et de doute.

Et il resta plusieurs jours enfermé dans sa demeure, partagé entre des résolutions contradictoires et craignant de la quitter pour faire fausse route.

Le roi apprit que le mendiant ne faisait nul cas de l'amour octroyé ; il entra dans une grande colère et résolut

de chasser le coupable. Mais l'émissaire, envoyé pour le chercher, revint seul et quand il eût rendu compte de sa mission et dit pourquoi il revenait seul, le roi manifesta tout son contentement et se glorifia plus que jamais de son œuvre.

Car le matin le jeune homme était sorti de sa demeure et s'était dirigé vers celle de Bella. Et, comme l'huis n'était pas clos, il était entré.

Sorella se tut.

— O Sorella, lui dis-je, dans ma jeunesse, pareil à ce mendiant, j'ai hésité entre la couche des vierges et le lit des

courtisanes. Mais j'ai obéi à la mauvaise loi : j'ai frappé à la porte des courtisanes et leur porte s'est ouverte. C'est pourquoi je n'étais plus pur quand je t'ai rencontrée.

DEUXIÈME HEURE. Et Sorella prit la parole.

Il y eut un grand tumulte dans l'oasis quand fut annoncée l'arrivée prochaine d'une caravane dont la ligne brune se déroulait dans le lointain des sables.

Les habitants de ce pays hospitalier préparèrent en hâte leurs demeures. Ils se disputaient le plaisir de donner le gîte à ceux qui avaient si longtemps dormi sous la tente, de servir des vivres abondants à ceux qui venaient de souffrir la faim et d'offrir la fraîcheur de leurs jardins à ceux qui n'avaient jamais mis

leur tête à l'abri du soleil, et qui, après s'être reposés quelques jours, reprendraient à travers le désert leur voyage pour l'inconnu.

Ensuite tous se portèrent au-devant des étrangers.

Les femmes s'étaient couronnées et parées de fleurs et de feuillages, enveloppées de couleurs et de parfums pour attirer les arrivants dans leur maison; les unes se faisaient ainsi belles parce que c'était leur métier et qu'elles rêvaient de dépouiller leurs hôtes; les autres parce que vierges elles souhaitaient un époux; les autres parce qu'elles nourrissaient l'espoir secret des adultè-

res ; toutes parce qu'elles étaient femmes.

Et les étrangers s'avancèrent. En tête de la caravane marchait le chef. Quoique jeune il semblait un vieillard, tant la fatigue l'avait voûté ; il passa parmi les femmes sans les voir, indifférent à leurs appels et à leurs louanges.

Il atteignit ainsi les premières habitations, et une femme qui ne s'était pas mêlée au cortège apparut sur son seuil.

Elle n'était point parée ; elle n'appelait point l'étranger ; elle souriait.

Lui s'arrêta et l'ayant saluée :

— Femme ! j'ai faim, j'ai soif et je suis las.

— Entre : des mets te sont préparés ;

— Aujourd'hui donc ma course est finie ; je m'assierai à ta table et reposerai sous ton toit.

Et ils se nourrirent en commun des mets préparés, et s'étant étendus sur la couche ils dormirent ensemble.

Le lendemain l'étranger sortit de la maison d'Hélène et se promena dans la bourgade en liesse. Il rencontra plusieurs de ses compagnons ; ceux-ci l'abordèrent et lui dirent :

— Pourquoi as-tu choisi la demeure d'Hélène ? Les habitants de ce pays prétendent qu'elle a coutume de convier les jeunes hommes par des paroles fallacieuses. Ce choix est indigne de toi.

Il retourna vers Hélène et lui rapporta ce qui lui avait été dit.

— J'ai eu tort de t'accueillir, fit-elle en pleurant, puisque tu ouvres si facilement ton âme à la méfiance. Je ne me rappelle pas d'avoir jamais laissé un étranger franchir ma porte.

Et chaque jour, quand il sortait, il s'entendait répéter les mêmes discours sur Hélène, et rentrant il l'interrogeait et elle lui répondait semblablement.

Il souffrait du doute dont les germes croissaient en lui et son bonheur de la première heure l'avait abandonné. La voix de son amie soufflait sur les nuages de sa pensée et les dispersait un instant;

mais bientôt ils s'amoncelaient à nouveau.

Hélène avait perdu son sourire, et cependant, quand elle rentrait en elle-même, elle se rendait la justice qu'elle n'avait pas menti.

Après un assez long temps de repos la caravane se prépara au départ. Sauf quelques uns qui se complaisaient auprès de leurs maîtresses, tous voulaient courir les risques des régions désolées, espérant qu'enfin ils trouveraient des terres riches et fertiles. Ceux qui s'en allaient vinrent chercher leur ancien chef pour lui demander de se joindre à eux ; il refusa de les

voir et sans leur dire adieu les laissa partir.

Bien des jours s'étaient écoulés quand une nouvelle caravane apparut à l'horizon. Tout eut lieu ainsi que la dernière fois. Ces voyageurs paraissaient harassés plus qu'aucun de ceux qu'on avait jamais vus ; mais, abordant à l'île de verdure, chacun d'eux appelait par son nom quelque femme parmi celles qui, parées et parfumées, étaient venues à leur rencontre. Ces femmes s'en étonnèrent, ne se souvenant pas d'eux.

Ils avaient cependant atterri à l'oasis,

autrefois; ensuite, au lieu de poursuivre leur aventure, ils avaient voulu retourner dans leur patrie plutôt que de tenter encore le hasard. Ils n'avaient point retrouvé sur le sol les traces de leurs pas pour se guider, et, s'étant égarés, ils revenaient découragés, exténués et déçus.

Celui qui marchait le premier, courbé comme un ancêtre, passa indifférent au milieu des femmes, et ayant atteint les premières maisons du village frappa à une porte close, puis appela :

— Hélène !

Comme il restait sans réponse, il appela de nouveau :

— Hélène !

Hélène dormait aux côtés de son hôte ; le bruit les éveilla et celui-ci lui dit :

— Hélène ! n'entends-tu point qu'on t'appelle ?

— Dormons ; c'est une voix que je ne connais pas.

— Hélène ! n'entends-tu pas que l'on frappe à la porte ?

— Dormons ; c'est un passant inconnu.

Alors, la voix du dehors dit :

— Femme, j'ai faim, j'ai soif et je suis las. Des mets ne me sont-ils point préparés ? Ne pourrai-je m'étendre sur les nattes et oublier ma lassitude ?

Hélène, comme une à qui l'on parle

un langage ignoré, écoutait sans comprendre.

Et son hôte soudain s'écria douloureusement :

— Celui qui frappe a déjà frappé et tu lui as ouvert.

Helène ne baissa pas les yeux et répondit :

— Je ne le connais pas.

La voix reprit :

— Tu es digne que je te donne ton vrai nom que les autres hommes ignorent. Voici qu'aujourd'hui j'achève enfin ma course.

Et l'hôte d'Hélène, la voix menaçante :

— Celui qui frappe a déjà frappé.

Elle garda son front calme :

— Je ne le connais pas.

Lui se leva et alla ouvrir la porte. Il fit entrer l'étranger qui s'avança avec l'assurance de celui qui revient dans sa demeure.

— Les souffrances que j'ai endurées, Hélène, m'ont-elles rendu si méconnaissable que ma face te semble nouvelle ?

Elle répondit :

— Je ne sais ce que vos paroles signifient ; jamais vos traits n'ont passé sous mon regard.

— Quand je vins jadis, tu m'attendais sans me connaître. Maintenant sans

doute tu ne m'attendais pas et tu ne me reconnais plus. Adieu donc, je pars et je continuerai mon chemin dans le désert.

Hélène, se suspendant avec tendresse au bras de son hôte, lui murmura :

— En vérité, j'ignore quel est cet homme !

Mais lui la repoussa rudement en criant :

— Mensonge ! mensonge !

Puis, retenant l'étranger par le pan de son manteau :

— Reste ! tu es ici chez toi et je t'avais volé ta place.

L'homme secoua la tête et du seuil répondit :

— N'accuse pas cette femme d'imposture et contemple la sincérité de ses yeux. Avant ce jour elle n'a jamais vu mon visage et n'en vit point d'autres que le tien. Plus tard peut-être pourra-t-elle dire sans mentir que le tien lui est inconnu aussi et comme moi tu pénétreras enfin ce mystère.

Sorella resta pensive un moment et me dit :

— Alors que je t'ai rencontré, tu venais de traverser les illusions décevantes de la jeunesse ; je t'attendais et tu me donnas mon vrai nom qui était amour.

Si j'en avais rencontré d'autres avant toi, je l'avais oublié. Pourquoi as-tu récolté les fruits du doute? Femme qui aime ne se souvient plus d'avoir jadis aimé.

TROISIÈME HEURE. Sorella poursuivit le cours de ses récits :

Une grande assistance avait été conviée aux noces de Bellédor et de Dolomie. Même des pays les plus lointains, tous les invités étaient accourus, somptueusement parés et suivis d'esclaves porteurs de riches présents.

Le soir des noces, tous se trouvèrent réunis dans la salle du banquet, assis chacun selon son rang. Les époux entrèrent les derniers en se tenant par la main et se placèrent au milieu d'eux sur des sièges plus élevés.

Bellédor et Dolomie ne cherchaient point à dissimuler leur joie ; ils s'entretenaient gaîment avec leurs convives, semblant les connaître déjà tous, quoique ils ne les aient encore jamais vus pour la plupart. Ceux-ci laissaient éclater sur leur visage le bonheur d'être témoins de celui de leurs hôtes ; et les jeunes époux éclairés par le rayonnement de ces faces radieuses sentaient leur plaisir s'aviver ainsi que s'avive la flamme d'un incendie où l'on répand de l'huile.

Comme on mangeait abondamment des mets qui étaient servis et que les coupes sans cesse remplies se tarissaient

aussitôt, l'ivresse devint générale. Il y eut un grand désordre et un grand tumulte et la nuit s'acheva dans la débauche.

Cependant une femme simplement vêtue s'était assise à la place d'honneur quand avait commencé le banquet et nul n'avait fait attention à elle. Bellédor et Dolomie n'y avaient point pris garde ; ils n'avaient pas une seule fois tourné la tête vers elle pour lui adresser la parole comme aux autres convives.

Aussi un voile de tristesse descendit peu à peu sur le visage de l'oubliée qui seule était restée sobre. Des larmes muettes roulant sur ses joues elle se

leva et quitta la salle du banquet sans que personne ne s'aperçût non plus de son départ.

Plusieurs jours continuèrent les réjouissances. A la table du banquet l'ivresse et la débauche ainsi que des oiseaux de proie s'abattaient sur les hôtes et les retenaient dans leurs serres. La place d'honneur demeurait vide, celle qui s'y était assise étant partie pour ne pas revenir ; mais les époux, tout à leurs autres convives, ne s'en apercevaient pas.

Ces excès engendrèrent enfin la fatigue, car au plaisir avait succédé l'habitude ; et les nuits furent d'autant plus

mornes que l'on s'efforçait de les rendre joyeuses.

Les invités ayant résolu de retourner dans leur pays, Bellédor et Dolomie les retinrent avec insistance, non qu'ils eussent regretté ces départs tant les figures accoutumées et avilies leur devenaient odieuses, mais ils redoutaient de se trouver seuls. Ceux qu'ils avaient retenus manifestaient hautement leur ennui ; ils ne touchaient plus aux mets servis et les coupes pleines restaient intactes devant eux. Semblables à leurs hôtes les époux se tenaient pensifs et muets et las sur leur siège.

Bien des nuits s'étaient ainsi écoulées,

lentes comme un fleuve sans courant, lorsque Bellédor promena ses regards éteints autour de la table. Il vit que tous étaient tristes ; beaucoup s'étaient endormis. Il les appela tour à tour par leur nom, mais, devenus sourds ou privés de parole, ils ne répondirent pas. Et il s'aperçut pour la première fois que la place d'honneur était vide.

Il se pencha vers Dolomie et le lui dit ; alors elle s'en inquiéta avec lui. En vain cherchèrent-ils dans leur mémoire, ils ne purent se rappeler pour qui ce siège avait été réservé. Interrogés, les convives recouvrèrent le langage et répondirent avec un

rire mauvais qu'ils n'en savaient pas davantage.

Bellédor et Dolomie se firent de mutuels reproches de leur insouciance ; ils sentaient qu'ils avaient gravement offensé l'hôte pour qui la meilleure place avait été gardée et devinaient qu'ils s'étaient attirés les pires soucis.

La nuit s'acheva comme une agonie et la salle du festin était pareille à une tombe. Mais quand les lueurs du jour se répandirent elles éclairèrent les pensées des époux et réveillèrent leur mémoire. Ils retrouvèrent le nom oublié et, pensant pouvoir réparer leurs torts, ils donnèrent aux serviteurs l'ordre de

chercher l'absente dans le palais ou sur les routes et de la prier de revenir en lui faisant les plus belles promesses. Les serviteurs cherchèrent et ne la trouvèrent pas.

Bellédor et Dolomie, pour cacher leur dépit et leurs regrets, voulurent ranimer l'éclat des fêtes. Ils trompèrent si bien leurs compagnons qu'ils réussirent à leur donner l'illusion des premiers jours et qu'ils se dupèrent eux-mêmes ; mais les lendemains d'ivresse leur laissaient dans la bouche un goût amer comme si les mets et les vins avaient été empoisonnés. Bientôt les invités s'en allèrent les uns après

les autres et on ne chercha plus à les en empêcher.

Leur présence était le lien fragile et suprême des époux ; ce lien rompu, ils restaient côte à côte assis à la table déserte, chacun enfermé en soi-même et plus étranger à son voisin de solitude que s'il ne l'avait jamais connu.

La tête cachée dans leurs mains, ils pleurèrent, et, quand après de longues larmes, ils osèrent lever leurs fronts, ils devinrent tous deux si pâles que l'éclat des lumières en sembla plus vif. Car ils voyaient tous leurs convives revenus et rangés autour de la table comme par le passé ; mais c'étaient des cadavres immo-

biles dont les bouches édentées riaient atrocement et dont les yeux troubles et morts étaient attirants comme des gouffres. Ils étaient vêtus de leurs riches habits d'autrefois devenus des haillons sordides. Devant eux sur les assiettes d'or, de la cendre; et dans les coupes de cristal, du sang mêlé avec une eau plus salée que celle de la mer.

Pleins d'horreur et comme cherchant un refuge, Bellédor et Dolomie se penchèrent vers la place qui jadis était vide. Elle était maintenant occupée par une femme parée d'une somptueuse robe de deuil. Et ils l'appelèrent et avec repentir l'implorèrent, la suppliant de rester

auprès d'eux et de chasser les fantômes d'alentour.

Mais elle garda un visage sévère et répondit :

— Vous m'avez oubliée au jour de vos noces et je me suis détournée de vous. Sans moi vos noces ont été autres qu'elles ne devaient être ; aussi vos jouissances furent brèves. Vous avez pensé trop tard à moi; je suis celle qui ne revient pas alors qu'on la laisse partir et qui ne connaît plus ceux qui la nomment après en avoir nommé d'autres. Mais voici que tous vos convives sont devenus d'obsédantes visions et que je suis le témoin de votre épouvante. Je ne puis avoir

pitié de vous, vous-mêmes me fîtes sans pitié ; je ne vous consolerai pas, car vous m'avez rendue moi-même inconsolable. Vous vous êtes perdus l'un l'autre, et si vous vous retrouvez en moi, ce ne sera plus dans le bonheur, mais dans le regret de l'irréparable.

Je dis à Sorella :

— Au banquet de notre amour nous avons assouvi les appétits de nos sens au lieu de chercher des voluptés éternelles dans notre âme ; nos désirs épuisés, il ne nous est resté que le remords.

Elle inclina la tête et continua :

— Je te dirai maintenant comment tu t'abusas en me parant de tous les mérites que rêvait pour moi ton amour et comment cette erreur te perdit. Je te dirai aussi comment, étant ensuite devenu méfiant et injuste, tu m'accablas de tous les crimes et retombas ainsi sur un écueil contraire.

QUATRIÈME HEURE

Dans un port de la mer, parmi les embarcations qui, retenues sur le quai par des anneaux de bronze, se balancent mollement, un vaisseau se prépare à partir. Les hommes de l'équipage chargent et rangent les cargaisons et délient les cordages qui fixent aux vergues les voiles que fait déjà claquer le vent. On n'attend plus que le maître.

Or le maître, qui s'est attardé dans les maisons de plaisir où des femmes aux cheveux teints chantent, dansent, boivent

et se vendent, vient en fendant la foule d'un pas hâtif. Il va s'engager sur la passerelle quand une voix l'appelle par son nom :

— Ephréas !

Il se retourne et voit une femme qui vient à lui :

— Que me veux-tu ? dit-il.

ALDINE

Mon nom est Aldine. J'implore de toi une faveur.

EPHRÉAS

Je ne me soucie point de t'entendre. Le vent favorable m'invite à quitter au plus tôt ces rives où je me suis trop longtemps oublié.

ALDINE

Moi aussi, j'y suis trop longtemps demeurée et comme toi j'en veux partir.

EPHRÉAS

Rejoins donc le navire qui doit t'emmener. Adieu.

ALDINE

Aucun vaisseau ne sort du port que le tien ; et le tien a pour but les plages où j'ai hâte d'atterrir. Je te supplie de me prendre à ton bord.

EPHRÉAS

Mon vaisseau est chargé de marchandises précieuses ; je le dirige attenti vement moi-même à travers les périlleux

chemins de la mer et je ne prends point de passagers.

ALDINE

Je ne te serai point cause d'embarras. Soit que je reste assise à l'écart, soit que je suive des yeux le sillage que le navire laissera derrière lui, soit que debout à l'avant je regarde la proue fendre l'eau bruissante, nul ne s'apercevra que je suis là.

EPHRÉAS

Je te le répète : je ne prends aucun passager.

ALDINE

On te dit bon ; ne me laisse pas désolée sur le rivage. Si tu ne m'emmènes

pas avec toi, ce sera fini de mon espoir de m'éloigner jamais d'ici ; demain il serait trop tard. Je te paierai de ma seule richesse. Ma voix est belle ; je m'assierai à tes pieds, et tandis que tu tiendras le gouvernail je chanterai ; ainsi te ferai-je oublier peut-être les ennuis de la traversée.

Ephréas persiste d'abord dans ses refus ; mais les supplications d'Aldine deviennent plus pressantes, il faiblit et cède enfin :

— Monte donc sur le vaisseau, car le temps presse.

Aldine lui prend la main avec reconnaissance et le suit sur la passerelle.

Ephréas commande la manœuvre ; on lève l'ancre et le vaisseau les voiles tendues s'éloigne du port. Le maître a pris sa place à la barre et tout d'abord, préoccupé par les soucis de sa fonction, il oublie sa passagère. Mais bientôt il songe à elle quand la monotonie du temps commence à peser sur lui.

Aldine qui l'épiait s'avance et s'acquitte de sa promesse :

— Mes chants, dit-elle, ne se composent pas de vains sons ; je les invente sous les inspirations de mon âme. Aussi dans la tienne touveront-ils un écho ? Toutes les âmes humaines ont la même patrie, mais elles ne parlent un langage commun

que lorsqu'elles s'engagent sur une même route.

Et Aldine chante.

Ephréas l'écoute avec ravissement, car l'harmonie qu'elle répand semble prendre sa source en lui-même ; il croit entendre l'interprète mélodieux de sa pensée. Maintenant les heures tombent plus rapides que des étoiles filantes.

Dans son cœur s'épanouit l'admiration pour Aldine et il cultive avec amour la fleur précieuse de cette admiration. Sa passagère prend chaque jour une beauté nouvelle, elle se transfigure et bien qu'à ses côtés apparaît dans l'éloignement du rêve ; et en effet Ephréas vit dans un

rêve auquel il se laisse aller comme au calme roulis du flot.

Un jour, s'échappant de sa contemplation muette, il dit :

— Aldine ! ta vue et ta voix sont mes délices. Par toi cette longue traversée devient un bref enchantement. Aussi te récompenserai-je ! Ce navire porte toute ma fortune ; ces caisses entassées sur le pont renferment des joyaux rares. Laisse-moi t'en faire don et t'en parer selon mon désir.

ALDINE

Ne te dépouille point pour moi ; j'ai tenu seulement mon pacte. Je suis la même que lorsque tu me recueillis sur

le port ; tes dons, je ne les mérite pas davantage aujourd'hui. Tu regretterais plus tard de m'avoir donné ce qui ne m'était pas dû.

EPHRÉAS

Il n'est rien qui ne te soit dû. Je ferme les oreilles à la voix de ton humilité.

Malgré les pressants refus d'Aldine, il ordonne aux matelots d'ouvrir les cassettes où sont renfermées les gemmes. Ainsi est fait : elles ruissellent sur le pont. A la pluie des diamants succède l'arc en ciel des pierres fleuries.

Ephréas pare de ses mains la passagère qui devient resplendisante comme une idole, et Aldine, d'abord attristée,

s'éblouit elle-même, s'enorgueillissant des joyaux dont elle se disait indigne naguères.

Soudain la voix de la vigie crie :

— Prends garde aux écueils prochains !

Le pilote ne l'entend pas, fasciné par l'éclat des pierreries, endormi par les chants d'Aldine triomphante. Il ne tient plus la barre et le vaisseau s'en va au gré du vent.

La voix de la vigie répète :

— Prends garde !

Le pilote ne l'entend pas, et le vaisseau se brise sur les récifs.

Or, Ephréas a été rejeté par les vagues sur une île prochaine. En reprenant ses

sens il trouve Aldine auprès de lui ; elle l'avait enlacé dans ses bras lors du naufrage et lui n'avait osé la précipiter de crainte qu'elle ne l'entraînât dans le gouffre.

Ephréas se laisse emporter aux souffles d'une violente colère.

— Infâme ! dois-je encore te trouver à mes côtés, ô toi qui causas ma ruine en endormant ma vigilance. Tous mes trésors ont été engloutis.

ALDINE

Je suis innocente. Tu me fis, malgré moi, des présents dont je n'étais pas digne ; leur splendeur t'a aveuglé. Ne me reproche pas ta propre faute.

EPHRÉAS

J'ai eu tort d'égarer mon jugement sur toi ; mais tu m'avais crevé les yeux pour que je ne visse pas la vérité. Aussi je veux te châtier.

ALDINE

Ta fureur est aussi injuste qu'hier ta louange.

EPHRÉAS

Quelle est cette chaîne d'or attachée à ton cou ?

ALDINE

Tu m'en fis don. Un diamant suspendu y tremble comme une larme au bord d'un cil blond. Seul ce bijou fut sauvé du désastre.

EPHRÉAS

Je veux que tu ne gardes aucun de mes présents ; ils ne te sont pas acquis, tu les obtins par la ruse. Je t'arrache cette chaîne. Ainsi ma ruine ne sera pas consommée ni tout espoir perdu. Avec le prix de ce diamant j'équiperai une barque au prochain port de cette île et j'achèverai ma traversée.

ALDINE

Rends-moi ma chaîne ! Que deviendrai-je, seule ici, si tu me dépouilles entièrement.

EPHRÉAS

Tu ne seras pas dépouillée et tu posséderas la chaîne qui t'est due en place

de celle-ci : une chaîne de fer portant un lourd boulet. Je ne t'abandonnerai pas ; tu monteras sur ma barque et tu t'étendras à mes pieds. Et je tromperai la fatigue des jours semblables en écoutant tes sanglots et en regardant ta face trompeuse rongée par les pleurs.

Ephréas a acheté une barque et a repris le large. Assis au gouvernail, il se repaît des lamentations d'Aldine qui ne cesse de se plaindre du poids de ses fers. Tous ces cris de douleur trouvent un écho en lui-même et dans son cœur la haine et le mépris se confondent.

Chaque jour, il découvre dans Aldine

de nouvelles hideurs et elle prend à ses yeux un aspect monstrueux tel que seuls en inventent les songes. Et, comme il la charge de toutes les iniquités, il veut la punir ainsi qu'elle le mérite. Il appelle ses matelots et leur ordonne de dépouiller Aldine de ses vêtements ; puis il la fait frapper avec des bâtons et lacérer avec des lanières de cuir. Le sang ruisselle des blessures avivées par les embruns salés que le vent jette sur le pont. Aldine est couverte de chaînes plus lourdes ; on l'employe aux besognes les plus dures et les plus repoussantes. Les matelots assouvissent leur bestialité sur elle.

Soudain la voix de la vigie crie :

— Prends garde aux écueils !

Le pilote ne l'entend pas ; il a abandonné le gouvernail et la barque vogue au hasard. Bercé par les gémissements, il s'assouvit dans la contemplation des tortures infligées.

La voix de la vigie répète :

— Prends garde !

Le pilote ne l'entend pas. La barque se brise sur les rochers.

Ephréas lutte contre les vagues ; mais Aldine l'enlace de ses bras et le poids des fers les entraîne tous deux dans la mer.

CINQUIÈME HEURE.

Le sculpteur Erys s'était acquis un grand renom dans son art. Il avait tour à tour taillé dans le marbre les déesses de son pays sous la beauté correspondante à leurs attributs, et chacune s'y révélait en des apparences rigoureusement conformes aux essences.

Aussi, ayant envisagé et réalisé les aspects les plus divers de l'expression féminine, il imagina, pour clore magnifiquement le labeur de sa vie, de créer une statue qui serait l'image de la Divinité en elle-même. Il se mit donc au travail;

un enthousiasme sacré l'animait et son ciseau amena lentement à la lumière cette femme unique où son rêve voyait l'absolue perfection et l'absolue beauté.

Quand la statue fut terminée, Erys jugea que son ambition n'avait point été trop haute et que ses forces ne l'avaient pas trahie, mais il comprit aussi que là s'arrêtait son pouvoir et qu'il lui était impossible désormais de s'élever davantage aux yeux de sa propre admiration.

Les louanges d'autrui lui étaient indifférentes, car il les avait entendues à satiété ; il résolut de ne pas prostituer son chef d'œuvre aux regards étrangers et d'en jouir seul égoïstement. Il l'érigea

sur un socle au milieu de la cour intérieure de sa maison, et dès lors il passa ses journées à la contempler avec amour.

Pourtant quand ses yeux, las de se tendre vers ce but unique, se fermaient, ils lisaient en son âme, et dans cette âme incendiée par les rayons de l'orgueil ils apercevaient des recoins obscurs où les doutes s'étaient réfugiés.

A ces moments, Erys s'étonnait d'avoir réussi à donner corps à son désir, et il se demandait s'il est permis à l'homme de réaliser et même de concevoir l'entière perfection. Pour fixer sur elle sa pensée, ne faut-il pas la faire descendre des régions inaccessibles qu'elle habite? La

forme humaine dans ses lignes les plus pures peut-elle être un vase digne de contenir la divinité sans la diminuer ? Erys en venait à se demander s'il n'avait pas été marqué d'un signe qui lui permît d'accomplir une chose interdite aux autres hommes. C'était le premier coup porté à sa foi en lui-même, car par là il s'avouait son but impossible à atteindre. L'orgueil seul le soutenait encore.

Mais un jour il sentit qu'il se lassait de son admiration, et, comme il savait que la joie à contempler l'absolu ne peut être qu'éternelle, c'en fût fait du mensonge où il s'était complu. Et soudain

dans la statue apparurent des fautes qu'il n'avait jamais soupçonnées.

L'obscurité envahissant son âme, il prit un marteau et d'une main tremblante de fureur il brisa le marbre.

Mais il n'en eut pas plus tôt vu les débris rouler sur le sol que l'ancienne chimère lui enfonça ses griffes dans la poitrine.

— Ton échec doit te donner courage, lui murmurait-elle; tu sais par où péchait la statue et tu réussiras en évitant des erreurs pareilles.

Erys se remit à la tâche et une nouvelle déesse sortit de ses mains. Elle était en tous points semblable à la pre-

mière. Le sculpteur pensa dans la première ivresse du travail achevé qu'il n'y avait pas deux modes différents de la beauté qu'il rêvait et qu'ainsi était-elle réellement l'image de l'absolu. Ensuite il aperçut dans son œuvre nouvelle des défauts différents, mais aussi graves que ceux de la première. Il la brisa aussitôt.

L'espoir est plus tenace que le lierre enroulé autour des vieux arbres : Erys ne consentit pas à s'avouer vaincu. Son ciseau créa de nombreuses divinités que, terminées, d'un coup de maillet il précipitait, car toutes étaient semblables avec de dissemblables imperfections.

Or, comme le sculpteur avait vieilli dans sa poursuite infructueuse, son bras se lassa et refusa de suivre les élans d'une pensée obstinée à un but illusoire. Il achevait sa vie, solitaire et navré, au milieu de son atelier encombré de débris. Sentant le froid de la mort le gagner, Erys voulut se réchauffer au soleil et descendit dans la cour intérieure de sa maison. Il n'y était pas revenu depuis qu'il avait jeté de son socle la première réalisation de son désir insensé ; à la vue des morceaux épars sur le sol il pleura sur lui-même et sur eux.

Car la raison rentrait en lui après une longue absence.

Il se rappelait cette déesse formée avec tant d'ardeur, et dans ses ruines il la reconnaissait plus belle qu'aucune de celles qu'il avait depuis sculptées. Puisque son rêve était absurde, pourquoi s'était-il obstiné ? Pourquoi avait-il brisé cette statue qui, si elle n'était pas l'absolue perfection, avait approché d'aussi près qu'il est possible la divinité elle-même ? Dans ce qu'il avait fait alors il avait assez pour contenter son orgueil et son amour.

Et il pensa pouvoir encore contempler la statue érigée sur son piédestal et la fièvre de la volonté ranima pour quelques instants ses forces éteintes. Il ras-

sembla les débris du marbre et il les souda les uns aux autres avec du ciment. Mais quand la déesse fut sur son socle, malgré sa beauté, elle se montra lamentable, sillonnée de lézardes que rien ne pouvait dissimuler entièrement, et toute mutilée aux coups du marteau meurtrier.

Alors Erys traversé par un long frisson mourut.

—Je fus pareil au sculpteur Erys, dis-je à Sorella. La femme que l'on aime — et tu étais celle-ci pour moi — nous paraît supérieure aux autres femmes et pour nous

elle rassemble toutes les perfections, car nous les lui donnons nous-mêmes. Puis, quand nous nous sommes lassés de notre admiration, nous lui découvrons des défauts et nous la repoussons de notre cœur. Auprès des autres femmes je m'aperçus que toutes étaient semblables, et, quand je revins à toi comme à la meilleure, je ne t'ai plus retrouvée intacte sur le piédestal où je t'avais dressée et d'où je t'avais précipitée.

SIXIÈME HEURE. Maintenant, reprit Sorella, tu sauras pourquoi tu ignorais la vérité sur mon âme. Parce que la tienne était un labyrinthe obscur dont tu te vantais de connaître les détours, tu t'égaras en cherchant dans la mienne des complications qui n'y étaient point. Ecoute :

Au fond d'une forêt sauvage était la masure d'Enroch le bûcheron. Là il vivait avec son fils Lias. Tous deux passaient leurs journées à ramasser du bois mort ; ils en faisaient des fagots qu'ils allaient vendre à la ville pour se

procurer les maigres provisions nécessaires à leurs besoins.

Des générations de pauvres gens s'étaient succédées dans cette cabane; les pères apprenaient aux fils à se diriger dans la forêt, car aucun sentier n'existait. La végétation était si vivace que le chemin tracé la veille était le lendemain obstrué par des lianes et caché sous les hautes herbes en une nuit jaillies du sol.

Pour gagner la ville il fallait plusieurs heures d'une marche pénible, et les bûcherons, pliant sous leur charge, devaient se frayer leur voie au milieu des obstacles de toutes sortes. Pour ne pas s'éga-

rer ils se servaient comme de repères de quelques vieux arbres aux formes étranges facilement reconnaissables, et ils faisaient le plus souvent route la nuit en se guidant sur la position des étoiles.

Malgré leur rude besogne et leur misère, ces hommes aimaient les lieux où ils étaient nés et où ils trouvaient de quoi gagner leur subsistance ; pour rien au monde ils ne les eussent abandonnés.

Enroch, une fois qu'il travaillait, fut piqué par un reptile venimeux ; à peine eut-il appelé son fils à son secours qu'il expira.

Lias se trouva donc seul dans la vie, perdu dans la plus profonde des retraites; mais, depuis qu'il avait pris l'âge d'homme, il avait coutume d'accompagner son père à la ville et de le soulager d'une partie de son fardeau. Le long du chemin Enroch, qu'une longue habitude avait instruit, lui apprenait à distinguer les détours de la forêt et à observer la forme des constellations. Mais jamais Lias ne s'y était rendu seul.

Quand ses provisions furent épuisées, il lui fallut pourtant songer à s'en procurer de nouvelles. Aussi se chargeant du faix habituel il partit dans ce but. La nuit était claire et Lias, apercevant au

ciel des étoiles connues, sentit se dissiper toute inquiétude, s'orienta, et allégrement marcha. Il se croyait dans la bonne direction et s'étonnait seulement de la longueur du chemin; mais quand l'aube eut pâli l'éclat des astres il s'aperçut qu'il était égaré. Désespérant de se retrouver plus avant, il essaya de revenir sur ses pas; il s'abusa davantage, et à demi-mort de faim il erra plusieurs jours. Enfin tandis qu'il allait la tête levée, cherchant un guide dans les feux qui s'allumaient tour à tour au firmament, il se heurta contre un chêne géant; il reconnut cet arbre qui s'élevait non

loin de sa masure et ainsi il put rentrer au logis.

A plusieurs reprises il renouvela sa tentative ; toujours il se perdit. Cependant les choses les plus indispensables à l'existence lui faisaient défaut ; il devait se nourrir de baies et de racines, d'œufs dénichés dans les branches et d'oiseaux qu'il tuait à grand'peine. Il essaya de faire une trace avec des pierres blanches ; l'herbe croissait si drue que bientôt elles étaient enfouies. Il entailla les arbres à d'égales distances ; cette besogne était si longue qu'à peine était-il un peu loin l'écorce se renouvelait ou bien la mousse recouvrait les entailles.

Ce fut à force de contempler la voûte céleste que son aspect lui devint assez familier pour qu'il pût à la fin atteindre la ville. Dès lors il s'y rendit régulièrement ; il tâtonnait encore dans sa route ; il restait souvent en détresse ; mais il apprenait de mieux en mieux à connaître la forêt.

Un jour, que Lias penché réunissait des branchages, il sentit la terre vibrer. Il appliqua son oreille sur le sol et le bruit lui parut semblable à celui que fait la chute des troncs brisés ou déracinés par l'orage ; il perçut aussi le retour régulier de coups rythmés. Et il se demanda ce que cela signifiait. De jour

en jour plus distinctement se répétèrent les mêmes bruits et bientôt il ne douta plus que non loin des bûcherons abattissent des arbres. Cela lui parut un fait extraordinaire ; jamais être humain ne s'était hasardé dans ces régions sauvages. Aussi, pris de curiosité, il se dirigea vers le lieu d'où partaient les coups.

Soudain il découvrit une immense trouée qui s'allongeait en ligne droite à perte de vue, bordée de chaque côté par des monceaux d'arbres renversés et dépouillés. Devant lui était une nombreuse équipe de travailleurs attaquant la futaie.

Lias s'adressa à l'un des bûcherons

qui lui apprit que, pour faciliter les communications entre les cités du pays, on avait résolu d'ouvrir cette large voie. Lias haussa les épaules et revint à sa cabane. Comme il vivait d'une vie presque sauvage, il méprisait la civilisation ; comme il était le seul habitant et le maître de ces bois, il s'irritait que l'on vînt violer sa retraite. Il ne retourna plus au lieu où s'acharnait la cognée, et il entendit avec colère les heurts se rapprocher rapidement.

Un moment arriva où les bûcherons furent conduits par leur besogne à la porte de Lias. Celui-ci, les voyant marquer les arbres condamnés, alla vers

eux et leur demanda quel était leur dessein. L'homme auquel il avait parlé quelque temps auparavant le reconnut et lui dit :

— Tu sais bien que nous perçons une route. Certes elle te servira pour te rendre à la ville.

Au rire de tous, Lias répondit qu'il ne s'en souciait pas et que l'aide des astres lui suffisait. Les moqueries redoublèrent quand il eut dit combien de temps il mettait pour atteindre à la ville et quelles difficultés il devait surmonter.

— Ainsi ont fait mon père, le père de mon père et d'autres avant eux, dit-il ; ainsi ferai-je.

Et il tourna le dos.

Le soir même il s'en alla. Comme il s'engageait dans les bois, sans plus prendre garde au chemin tracé que s'il n'existait pas, le bûcheron l'aborda amicalement :

— A quoi bon t'obstiner ? En peu de temps tu seras arrivé si tu m'écoutes. Crois-tu pouvoir te fier cette nuit aux conseils d'en haut ? Un rideau de nuages opaques est étendu entre tes regards et le ciel. Et tant il fait noir qu'à peine distinguerais-tu le cèdre du châtaignier !

— Je suis sans crainte, répondit Lias ; j'ai assez souvent passé par ici pour me bien diriger. Ne crois pas que j'irais me

risquer sur une route que je n'ai jamais prise. Tu prétends qu'elle mène à la ville ; pourquoi te croirai-je ? alors que, grâce aux leçons de ma propre expérience, je sais y aboutir par ailleurs.

Et, sans rien écouter de plus, il s'enfonça dans l'ombre. Mais telle était l'obscurité qu'il ne tarda pas à perdre son orientation. Persuadé qu'il était dans la bonne voie, il marcha confiant, et, même quand le soleil se fût levé sur un paysage qu'il ne se souvenait pas d'avoir vu, il s'obstina encore. Il attendit la nuit, espérant les étoiles. Le ciel resta couvert cette nuit comme la précédente ; il en fut de même de celles qui suivirent. Alors

[illegible] allait un jour seul et finit par s'enfoncer dans un lieu sauvage dans les taillis hérissés et si épais qu'il ne trouva plus le moyen d'en sortir.

Épuisé par la fatigue et la faim, Lien se laissa tomber. Son oreille reposant sur le sol résonnait le son répété que fait la hache en mutilant les arbres : les bûcherons n'étaient pas loin. Et il ferma ses paupières en songeant à la route facile.

Quelques jours plus tard, les bûcherons venant couper les ronces trouvèrent à côté d'une charge de fagots un corps à moitié mangé par les fourmis.

SEPTIÈME HEURE. Je méditais profondément ce récit et je voyais se déchirer les derniers lambeaux du voile qui jusqu'alors m'avait séparé de la vraie *Sorella, lorsque la voix connue se fit encore entendre :*

Iloë vagissait, les yeux ignorants de la lumière. Son père le contemplait gravement et la reine tournait vers le nouveau-né sa tête pâle parmi les blancheurs de l'oreiller. Les courtisans avec une curiosité respectueuse étaient entrés dans la chambre et formaient cercle autour du berceau.

Soudain surgit auprès d'Iloë une apparence féminine ; elle était couverte d'une longue robe qui répandait une clarté semblable à celle de la lune par les nuits froides ; son beau visage ne montrait ni joie, ni indifférence, ni tristesse et ses traits avaient une calme ambiguïté.

La Dame se pencha vers l'enfant, posa ses doigts effilés sur ses yeux qui s'ouvrirent, et d'une voix pénétrante comme la musique elle laissa tomber ces mots autant qu'elle mystérieux :

— Iloë ! Iloë ! Les méchantes fées qui jetaient des sorts sont mortes ; mortes aussi celles qui marquaient les fronts

de signes favorables. Incertaine comme la vie, je suis la seule à présider à l'éveil des nouveau-nés et je ne saurais leur accorder plus que le pouvoir de se faire eux-mêmes leur destinée. Joie ou douleur, tout viendra de toi et y retournera, et que tu le saches ou non tu n'obéiras qu'à tes propres ordres. Iloë ! tu seras semblable à beaucoup d'autres !

Et la Dame s'évanouit dans l'air.

Quand Iloë fut devenu un homme, il montra ainsi qu'il sied aux princes une impétueuse ardeur dans les combats. On était sans cesse en hostilités avec les Etats voisins, et il ne se passait pas de

jour sans qu'il eût à exercer son courage. Il se jetait dans les mêlées, tendant sa poitrine aux coups avec cet insouci du péril qu'engendrent la confiance en soi-même et l'admiration pour les morts glorieuses. Tout en souhaitant de tomber sur un champ de bataille, il ne pensait jamais qu'il pût être frappé mortellement. Souvent il revenait avec des meurtrissures dont il était fier, et, tandis qu'on le bandait, du pied il frappait le sol avec impatience, souhaitant d'aller cueillir d'autres cicatrices.

A force de se jouer du danger, il lui arriva une fois de s'engager si avant dans les lignes ennemies, que,

cerné de toutes parts, il reçut en pleine poitrine un coup d'estoc. Malgré qu'il perdit son sang avec abondance, il voulut encore lutter ; mais il défaillit et on le fit prisonnier.

Les ennemis l'emmenèrent avec de grands égards. Fils de roi, il serait, s'il survivait, un otage précieux. Il fut donc conduit dans le château du prince rival de son père. Les médecins examinèrent la plaie et la pansèrent en hochant la tête, car ils la croyaient mortelle.

Quand Iloë revint à lui et se vit prisonnier, la colère et la fièvre engendrèrent un délire furieux qui ne fit qu'aggraver son état ; on arriva pourtant à

conjurer le premier danger et bientôt il fut sauvé. D'abord, dans ses souffrances qui lui évoquaient des souvenirs de liberté, de combats et de prouesses, il trouva une indicible joie qui lui fit aimer sa blessure. Mais, lorsqu'il eut cessé de souffrir, une grande faiblesse l'envahit et il resta étendu sans révolte et sans pensées.

Longtemps après, il fut tiré de sa torpeur par un tumulte de soldats ivres qui revenaient de la guerre avec des cliquetis d'armures. Ces bruits connus le firent revenir aux sentiments de lui-même ; honteux de son inaction, il préféra la mort et arracha ses bandages.

La plaie se rouvrit et un sang noir jaillit.

Iloë éprouvait une telle volupté au retour de la douleur et dans l'attente de la fin de sa vie, il se défendait si violemment d'être soigné, qu'il fallut l'attacher comme on fait d'un fou.

La jeunesse l'emporta sur son appétit de mourir et lentement, lentement, il guérit. Mais toute sa force s'en était allée avec son sang, et, brisé par la longue maladie, il ne pouvait se relever de son lit. Il ne le souhaitait même plus ; il ne demandait que le repos et ne rêvait ni à l'indépendance ni aux batailles, indifférent à sa claus-

tration dans les murs d'un prince ennemi.

Or celui-ci vint le visiter et lui dit que, la paix étant conclue, il ne voulait pas le retenir plus longtemps captif. Iloë répondit qu'il se trouvait bien où il était, qu'il se sentait encore trop abattu pour songer au départ et qu'il préférait demeurer encore.

Plus tard le convalescent descendit dans les jardins et y promena son ennui. Ses pas le conduisirent un jour jusqu'aux remparts qui dominaient la plaine. A la vue de l'immense étendue qui se déroulait à ses pieds, il sentit son cœur se gonfler et des larmes lui montèrent

aux yeux. Là-bas à l'horizon se découpaient les donjons du château paternel ; un gros de cavaliers galopait à travers les champs d'avoine. Il eut soif de les rejoindre et d'aller chercher avec eux de belles aventures.

Hâtivement il rentra dans la ville pour prendre congé du prince et faire seller ensuite un cheval ; mais plus il approchait, moins vite il allait. Discutant avec sa résolution il se trouvait des raisons dans sa faiblesse pour rester, et quand il gravit les marches du palais il avait déjà renoncé à son projet.

Dès lors, chaque matin, il se rendit sur les remparts, et, laissant tout le jour

les ailes de son désir planer sur la libre contrée, il revint chaque soir lâchement à son gîte accoutumé. Le temps s'écoulait ainsi lent et monotone.

Iloë dormait quand il fut subitement éveillé par un grand bruit. Il se précipita à la fenêtre et ouït monter de la rue une clameur où dominaient des malédictions contre son père. La guerre venait d'être inopinément déclarée.

Au son du tocsin, au choc des armes, toute son ardeur d'autrefois ressuscita ; il voulut aller reprendre sa place parmi les siens et courut pour sortir de la ville. Mais il trouva les ponts relevés et des

hommes qui le poursuivaient l'appréhendèrent. Comme il se débattait, le prince passa à cheval et ordonna qu'on mît le fugitif dans le plus profond des cachots. Puisqu'on le tenait il servirait d'otage et on n'aurait garde de le laisser fuir.

Iloë fut enfermé dans une geôle sombre et il y resta plusieurs mois, hurlant des menaces, appelant la liberté, frappant de la tête contre les murs et se déchirant les mains à la porte massive.

Pourtant, lorsqu'on vint lui rendre la clarté du soleil, il s'entêta à rester prisonnier. On le crut dément ; la maladie et la captivité avaient sans doute égaré

ses esprits. Il fallut le jeter de force hors du cachot.

Et il ne songea pas à retourner dans son pays. Il vécut misérable sur les remparts en regardant tristement la plaine.

— Ah ! dis-je à Sorella, la Dame n'avait pas menti. Iloë fut semblable à beaucoup d'autres et il a fait lui-même sa destinée. La vie est incertaine : elle ne nous mène pas, et c'est nous qui la conduisons. Cependant Iloë va quitter les remparts et descendre dans la plaine.

— C'est, me répondit Sorella, qu'il n'y a rien de durable en ce monde.

Elle se tut ; je compris que maintenant elle ne parlerait plus.

Une clarté grise filtrait à travers les rideaux et combattait l'obscurité où nous étions depuis que le foyer s'était éteint. Et, comme l'aube rendait peu à peu plus distinctes toutes choses, je vis approcher le terme de la dernière nuit du long hiver qui avait pesé sur nos âmes.

Alors je rompis le silence :

— O Sorelia ! voici le jour et voici le printemps ! Libres, nous allons nous échapper de la demeure close. De même que ces cendres seules rappellent la flamme qui pétillait hier dans l'âtre, de même il ne reste de ma jeunesse que les contes que tu m'as dits. Leurs clairs symboles m'ont reporté aux jours que nous avons vécus — ou peut-être rêvés — côte à côte. Maintenant nous n'avons plus rien à nous apprendre ; tu m'as fait lire dans ton âme qui m'était un livre fermé. Tous mes torts sont venus de ce que je ne te connaissais pas ; mais pouvais-je te connaître quand je m'ignorais moi-même ?... Nous n'avons pas été heureux.

Elle répondit :

— Crois-tu donc qu'il y ait de plus heureuses amours ?

Et je l'aperçus qui frissonnait. Etait-ce le froid du matin qui la saisissait après une nuit d'insomnie? N'était-ce pas plutôt l'impatience?

— Adieu, fis-je ; la nuit s'achève. J'emporte ton image dans mon cœur et je la garderai dans ma route parmi les chimères futures.

— Mon image s'envolera de ta mémoire, dit-elle. A peine serai-je un nuage passant parfois au ciel de ta pensée. Mais tu garderas le souvenir, car tous les souvenirs sont semblables

à celui-ci. Toutes les amours sont pareilles.

Et elle frissonna de nouveau, et je compris que c'était l'impatience, car je frissonnais aussi.

Toutes les amours sont pareilles, et il n'en n'est pas de pleinement heureuses: nous en étions certains ; cependant nous brûlions déjà de faire mentir ces vérités. A peine le printemps était-il venu que nous le croyions éternel malgré notre dure expérience.

Je me levai et dis encore adieu à Sorella. Puis je la baisai sur le front. La clarté devenait plus grande.

Et je sortis hâtivement sans détourner

la tête ; mais, comme à cet instant l'horizon ceint de pourpre s'irradiait des feux du soleil levant, je laissai la porte ouverte derrière moi pour que dans la demeure de Sorella pénétrât toute la lumière.



ACHEVÉ D'IMPRIMER
Le 30 Mai 1895
SUR LES PRESSES DE
R. LAFOLYE
à Vannes,
POUR LA
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée-d'Antin
PARIS.









PRIX : 8 fr.



